

la gare, une assiette à la main. Bravement elle sollicite l'aumône : les gros sous abondent, tribut du pauvre. Quelques pièces blanches, des pièces de cinq francs, voire même d'or, tombées de la main distraite ou émue du voyageur, ne laissent pas que de constituer à la fin de la journée une recette assez ronde. Dans un coin, près d'elles, coin privilégié où l'on sent à peine l'aigre bise, reposent sur quelques matelas des soldats endormis. Ce sont des blessés à demi guéris qui vont rejoindre leur corps ou leur dépôt, des malades fatigués d'un long voyage, des mobiles jeunes, un peu délicats, éprouvés par les premières fatigues d'une campagne. Ils reposent là, peut-être rêvent-ils de leurs mères, de leurs sœurs. Au moment du départ, on les réveillera, on glissera dans leurs mains quelques cigares, un peu de pain et de fromage. Une voix amie les rappellera à la dure réalité, mais ils partiront reposés et reconnaissants.

Au sortir de la gare, il fait presque nuit. On trouve facilement à se loger à l'hôtel. Je descends à la table d'hôte. L'uniforme domine. Des officiers de mobile qui attendent leur ordre de départ, quelques gardes nationaux qui ont à passer la nuit ou qui trouvent le domicile conjugal trop éloigné, des officiers de la garnison, puis quelques rares voyageurs qui viennent du Midi ou y retournent, voilà le personnel. La conversation s'engage, vive, animée; on ne se connaît pas, qu'importe? Est-il besoin de se connaître pour parler de ce qui est la préoccupation unique?

Un médecin marseillais, reconnaissable à son accent, chef d'une ambulance, discute avec un grave négociant de Lyon. Il arrive de Marseille. On lui demande des nouvelles. Il en donne. Republicain farouche, il a trouvé dans les papiers de la préfecture un mandat d'amener à